

## Association des «Amis des Etudes Celtiques»

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Ecole pratique des Hautes Etudes,

Section des Sciences historiques et philologiques

45-47, rue des Ecoles, 75005 PARIS (France)

Secrétariat : 26, rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 PARIS (France)



# AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 10  
juin 1995

p. 1	Editorial
p. 2	Technologie du fer et métallurgistes celtes (2 <sup>e</sup> partie) par Gérard DIEUDONNE
p. 8	Les 3 effets de la musique dans l'Irlande ancienne par Jean HAUDRY
p. 10	A propos de la musique irlandaise par Jean PIEUCHOT la Rédaction
p. 12	Le roi et le héros par Josette PEBILLARDEY
p. 15	Le guerrier gaulois par Fanch TRIMFER
p. 18	La langue gauloise par Jacques BONNEAU
p. 20	Les sanctuaires
p. 21	Nouveaux livres
p. 22	Nos activités

Responsable du Bulletin : Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

## EDITORIAL

La recherche sur les techniques de travail du fer employées par les Celtes dont il est question dans ce Bulletin depuis son numéro précédent, peut paraître à première vue bien éloignée des problèmes évoqués habituellement à cette place. Certes, tout ce qui est si bien dit à ce propos renforce notre conviction sur l'excellent niveau de l'artisanat celtique, mais, à vrai dire, ce n'est peut-être pas ce qui apparaît comme le plus étonnant dans cet exposé rigoureux et objectif.

Il y a au moins une observation dont l'intérêt dépasse de loin le cadre de la technologie car elle concerne la personnalité même des anciens Celtes. Pour travailler un métal qui défie aujourd'hui tout façonnage rationnellement prévoyable par ses imprévisibles réactions, deux qualités étaient indispensables : une grande patience et surtout une très grande sensibilité. L'artisan ne pouvait travailler le fer avec succès que s'il s'adaptait à tout moment à ses réactions et utilisait au mieux ses qualités. C'est bien cette même sensibilité que nous retrouvons dans l'art celtique, où toutes les ressources que peut fournir l'imagination et l'observation ont permis d'épanouir dans une extraordinaire richesse formelle et sémantique quelques motifs peu nombreux qui s'étaient trouvés relégués dans l'art antique au rang de décors secondaires.

V. K.



## TECHNOLOGIE DU FER ET MÉTALLURGISTES CELTES LE FORGEAGE DU FER A L'EPOQUE DE LA TENE par Gérard DIEUDONNÉ. Responsable archéologique de Samara.

### PROBLÉMATIQUE ET PERSPECTIVES (DEUXIÈME PARTIE)

Le fer obtenu expérimentalement par réduction directe, comparable à celui de la protohistoire, est un mélange hétérogène de fer (ferrite) et d'acier doux (ferrite + perlite). Cette absence d'homogénéité, qui pourrait paraître comme un handicap, confère à ce métal un comportement aux traitements mécaniques et thermiques très différent des aciers doux modernes. Sa mise en forme n'est ni plus facile ni plus difficile, elle est différente.

Notre travail sur le forgeage du fer de type protohistorique est pour l'instant peu avancé puisque nous avons été les premiers surpris par le comportement original de ce métal. Nous en sommes donc encore à l'établissement d'une problématique de recherche qui nécessitera une vérification expérimentale sur un an ou deux.

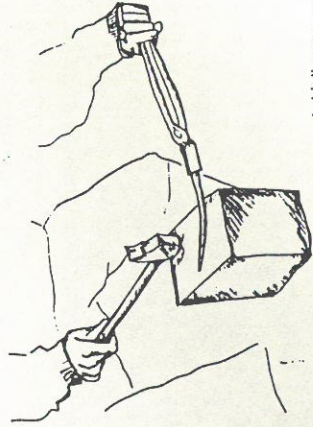
Cependant il est clair que, d'ores et déjà, nous pouvons faire partager quelques observations intéressantes et quelques remarques technologiques qui peuvent éclairer les chercheurs sur leur « lecture » des objets du Deuxième Age du Fer, notamment l'armement.

Les analyses métallographiques à notre disposition ne nous permettent pas d'appréhender clairement les traitements thermiques (trempe, revenu, recuit). Par contre, elles sont tout à fait lisibles dans le domaine des déformations mécaniques ou thermomécaniques.

### 1. TRAITEMENTS MÉCANIQUES PAR FORGEAGE D'UN ACIER DOUX MODERNE.

Le forgeage consiste à modifier mécaniquement la forme d'un certain volume de métal porté à haute température (800 à 1200 °). Il est le résultat de la combinaison de cinq opérations :

- l'allongement : on écrase pour allonger ou pour déplacer la matière vers l'extérieur (on retire de l'épaisseur). Ce travail se fait à 800/900 ° ;
- le refoulement : on déplace la matière vers



1. L'allongement

l'intérieur (on donne de l'épaisseur). Cette opération demande une température de l'ordre de 1100 ° ;

-le soudage : cela consiste à unir à chaud, par fusion (1200 °), deux morceaux de fer sans apport de métal extérieur. En d'autres termes, cela permet de réunir deux éléments en un seul ;

-le perçage : (1000 °), on traverse le métal chaud avec un outil intermédiaire (bédane) que l'on frappe ;

-le tranchage : (1000 °), on sectionne le métal pour diminuer sa longueur au moyen d'une tranche.

Ces deux dernières opérations sont faites à une température qui permet l'efficacité (métal malléable), en évitant les déformations (métal pas trop mou). Ces actions mécaniques sont réalisées par martelage, avec ou sans outils intermédiaires.

Le forgeron moderne travaille sur un métal homogène dont il peut prévoir les déformations. C'est lui qui choisit la température optimale à laquelle il forge



2. Le perçage.

### 2. LES PARTICULARITÉS DU MÉTAL PROTOHISTORIQUE.

Le fer protohistorique, en raison de son hétérogénéité, se montre expérimentalement très cassant au martelage.

Pour pouvoir le forger, il faut le travailler systématiquement à une température qui assure une homogénéisation ponctuelle (entre 1100° et 1200 °), permettant la déformation sans rupture ou fêlure.

L'allongement nécessite un martelage plus doux et oblige à continuer le geste au-delà de la partie chauffée du métal (opposé au métal moderne que l'on frappe fort, uniquement à l'endroit chauffé).

Le refoulement se pratique aussi doucement, en prenant la précaution de ne monter en température que la partie à



3. Élément de mors :

Cette pièce est d'abord obtenue par allongement. On fabrique ensuite aux extrémités deux sphères par refoulement.

L'opération finale est le perçage de ces sphères.

travailler. Par ailleurs, on ne prend le risque de refouler que si l'on est certain de ne pas casser la pièce (absence de fêlure, déformation symétrique, etc.).

Le soudage, le perçage ou le tranchage se pratiquent de la même façon qu'avec les aciers doux modernes. Cependant, comme précédemment, le métal doit être frappé avec modération.

On notera particulièrement les qualités de soudage du fer protohistorique qui sont très nettement supérieures à celles des métaux d'aujourd'hui.

Les quelques expérimentations que nous avons pratiquées semblent démontrer que le fer protohistorique nécessite un travail de martelage contrôlé et modéré, à une haute température, quelle que soit l'opération de forgeage.

Le forgeron protohistorique travaille donc à une température imposée mais doit faire preuve d'un « toucher » très fin.

Il s'agit peut-être là d'une rupture dans l'histoire de la métallurgie : la maîtrise du geste est plus importante que celle du feu.

3. QUELQUES ASPECTS TECHNOLOGIQUES.

Les publications archéologiques, cherchant à donner des explications technologiques sur les objets en fer de La Tène, s'appuient trop souvent sur des approximations ou des affirmations de métallurgistes modernes.

On comprendra aisément que, n'ayant pas affaire au même métal, tout n'est pas transposable.

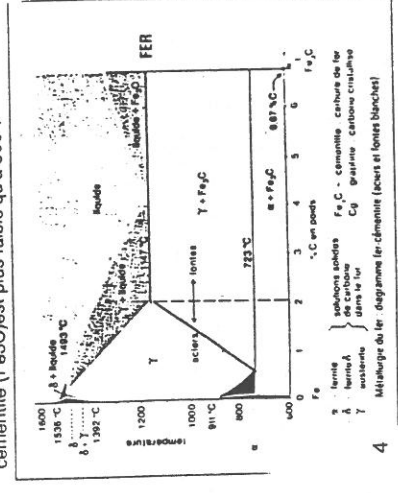
Il nous semble important de communiquer quelques réflexions sur certains aspects technologiques à partir de nos récentes expériences.

3. 1. LA CARBURATION.

L'enrichissement du fer, en carbone se fait de façon naturelle et obligatoire dans la forge, il ne faut donc pas dire que les Celtes ont inventé ce procédé, leur mérite est de l'avoir compris, maîtrisé et utilisé.

N'importe quelle structure ferritique plongée dans une

forge en présence de carbone incandescent va se carburer par cémentation superficielle. Il est donc clair que lorsque l'on forge une épée, l'élaboration du tranchant, qui nécessite de nombreux passages, apportera une carburation marquée au



niveau du fil de la lame (le plus longtemps travaillé).

L'étude du diagramme fer/carbone montre qu'à 1100 ° la formation de cémentite (Fe<sub>3</sub>C - Carbure de fer) est moins bonne que dans la zone 800°-900 °. La carburation est donc plus superficielle.

Ceci explique que la plupart des épées laténiennes montrent une carburation de surface et un fer doux hétérogène dans leur âme.

3. 2. LE « PSEUDO-DAMAS ».

Le terme « pseudo » n'est pas employé péjorativement, il tient compte du fait que le vrai damas fut inventé postérieurement à la période qui nous intéresse.

Il s'agit d'une technique qui permet d'alterner longitudinalement des couches de métal tendre et des couches dures (plus carburées). Ceci amène à obtenir une rigidité que l'hétérogénéité du métal ne permettrait pas. On sait que certaines épées laténiennes présentent ce « feuilletage ».

Le travail en forge avec le métal protohistorique montre que les accidents (cassure lors de l'allongement) sont fréquents, surtout quand on découvre ce métal : si l'on est en fin d'allongement et que la cassure est distale, on pratiquera un soudage par contre si la cassure est médiane, la meilleure façon de reprendre l'allongement est de superposer les deux morceaux à peu près égaux et de répéter l'opération.



5. Fabrication d'un «pseudo-damas» par enroulement et soudage longitudinal. La carburation de surface se retrouvera ponctuellement à l'intérieur. Après l'allongement on aura alternance de couches carburées et non carburées.

Le métal avant rupture est allé plusieurs fois en forge, il s'est donc carburé en surface. Après rupture, quand on superpose les deux morceaux pour reprendre l'allongement, on va donc nécessairement emprisonner une zone carburée au cœur du métal.

Si l'on admet cette hypothèse technique, on comprend aisément que le principe du damas n'est pas un choix technologique, mais une nécessité pratique qui utilise les qualités et les défauts du métal (fragilité du métal et forte capacité au soudage). On peut donc imaginer que les différences de résistance mécanique observées entre un métal allongé sans accident et un métal repris une ou plusieurs fois, aient incité les Celtes à systématiser la seconde méthode.

Expérimentalement, il est évident que plus on veut allonger le métal, plus on a intérêt à le couper avant une cassure accidentelle, à le



superposer, à reprendre l'allongement et à recommencer cette opération autant de fois qu'il est nécessaire.

Dans l'état actuel de nos recherches, c'est la seule façon d'obtenir des grandes longueurs. Le «pseudo-damas» paraît donc être apparu empiriquement. Son utilisation, par contre, ne doit rien au hasard. Il serait intéressant de vérifier métallographiquement si les plus longues épées présentent plus fréquemment que les autres ce procédé technique, qui est clairement observable par analyse.

### 3. LA FORME DES ÉPÉES LATÉNIENNES.

On peut classer les épées en deux grandes familles par rapport à leur section transversale :

- les sections lenticulaires ;
- les sections rhombiques (avec nervure centrale).

Sur le plan pratique, les épées à section lenticulaire semblent plus faciles à réaliser. Cependant, compte tenu de l'hétérogénéité du métal, l'établissement d'une nervure centrale présente au moins deux intérêts :

- l'épaississement médian assure une bonne rigidité longitudinale ;
- la nervure est une réserve de métal permettant d'opter ponctuellement pour de l'allongement ou du refoulement pendant la mise en forme par forgeage.

Les deux méthodes, qui ont des avantages et des inconvénients, peuvent être choisies pour des raisons technologiques :

- épées courtes, à nervure, sans « pseudo-damas » (rigidité liée à la forme) ;
- épées longues, lenticulaires, avec « pseudo-damas » (rigidité liée à la structure).

Il est évident que cette classification est schématique et mérite des vérifications. Des situations intermédiaires sont possibles, voire probables.

Il peut exister également des choix culturels qui nous échappent. On sait, par exemple, qu'au bronze final (*P. Brun et C. Mordant. 1986*) les

épées en bronze de tradition orientale sont plutôt lenticulaires, alors que celles de tradition atlantique ont un renflement central comparable à une nervure.

Il pourrait être intéressant d'utiliser de façon plus pertinente la typologie en dépassant l'aspect chronologique, pour étudier l'émergence éventuelle de choix technologiques au niveau régional (typologie technologico-fonctionnelle).

### 4. CONCLUSION.

Nous pensons qu'à travers la multiplication d'analyses métallographiques et par un travail expérimental sur le fer protohistorique par forgeage, nos connaissances sur le savoir-faire métallurgique des Celtes vont notablement progresser. La nature même du métal et la chaîne opératoire de mise en forme entraînent des modifications physico-chimiques «naturelles», il n'y a donc pas à proprement parler d'invention.

L'enchaînement qui caractérise le savoir-faire du forgeron celte part d'une observation fine, passe par une compréhension des modifications du métal et une maîtrise du geste, pour finir par une technicité efficace et remarquable.

Enfin, l'observation précise d'une technologie pointue permet d'approcher la qualité de l'homme qui l'exécute. Cet homme appartient à une société qui lui commande un objet, il fabrique cet objet pour un groupe humain qui en a l'utilisation pratique ou symbolique.

Comprendre les difficultés techniques ou les évolutions technologiques, c'est toucher indirectement à des phénomènes socio-culturels et regarder autrement une société qui a produit les objets qui lui ont été nécessaires.

### Bibliographie sommaire :

- *Journées de Paléoméallurgie*, (Collectif), Actes du Colloque UTC de Compiègne, 1983.
- *Actes du Colloque de Nemours*, P. BRUN et C. MORDANT, 1986.
- *La réduction directe du minerai de fer*. G. DIEUDONNÉ et C. FALLET, Actes du Colloque d'Eindhoven, IJzersterk, 1995

Illustrations : Nancy DIEUDONNÉ.

## LES TROIS EFFETS DE LA MUSIQUE DANS L'IRLANDE ANCIENNE

par Jean HAUDRY

Dans l'Irlande ancienne, la musique est censée produire trois effets selon son mode : joie, douleur ou sommeil. C'est ce qui ressort notamment de deux textes :

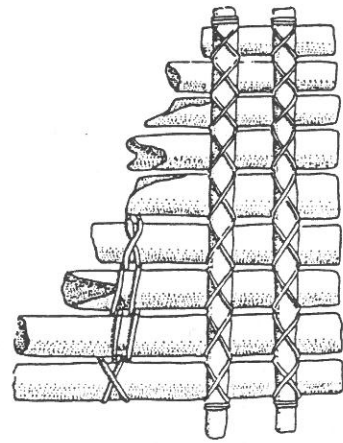
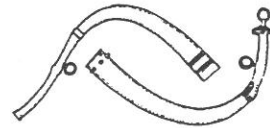
1. La seconde bataille de Mag Tured (trad. Ch. J. Guyonvarc'h, *Textes Mythologiques Irlandais*, I/1, p. 59 § 162) «... Il leur joua alors les trois airs par lesquels il reconnaissait les harpistes : le refrain de sommeil, le refrain de sourire, et le refrain de lamentation ». Ces trois refrains produisent les effets correspondants.

2. Le vol des vaches de Froech (trad. Ch. J. Guyonvarc'h, *Les Druides*, 4, p.143). «Ces trois hommes célèbres sont les trois frères, Goltraiges, Centralges et Suantraiges. Boand, des *sidhe*, était leur mère à eux trois. Quand la femme était en couches, il lui sembla d'abord que c'étaient des pleurs et de la tristesse, à cause de l'intensité des douleurs; c'était ensuite le sourire et la joie, à cause du grand plaisir des deux fils. Ce fut ensuite du sommeil, et de la gentillesse pour le dernier fils à cause de la lourdeur de la naissance. Si bien que c'est de cela qu'un tiers de la musique tire son nom ».

La signification du nom des trois frères a été interprétée par Wolfgang Meid dans son édition du texte de la *Tain bo Froich* (pour Boand, voir ci-après).

Le groupement de ces trois modes d'expression musicale a de quoi surprendre, il ne reflète pas la diversité des effets que produit la musique

2. Trompe. Drumbeisi.  
Antrim Irlande.



3. 4. Trompe. Derrymane  
Kerry., Irlande

1. Flûte de Pan. Przewycze, Pologne.  
D'après *Mythes et symboles de l'Europe préceltique*, de Jacques BRIARD. Ed. Errance 1987.

et la mention du sommeil est inattendue, même s'il existait comme partout, des berceuses. Chez les Anglo-Saxons, proches à la fois géographiquement et historiquement des Celtes insulaires, la musique est associée à la joie et exprimée par le même terme, *dream*, sans doute en raison de l'association habituelle de la musique aux réjouissances collectives. Néanmoins il est fait mention, dans les textes, de musique triste comme celle des chants funèbres, mais jamais de musique soporifique.

Ce groupement des trois modes prend une signification profonde quand on le confronte aux effets respectifs des «trois qualités» ou *guna* du *Samkhya*, tels que les présentent les *Strophes du Samkhya* (trad. A.M. Esnoul, 12<sup>e</sup>) : «Les attributs ont pour essence l'agréable, le désagréable et l'abattement». Commentaire : «les attributs, c'est-à-dire *Sattva*, *Rajas* et *Tamas* ont pour essence l'agréable, le désagréable et l'abattement. Le *Sattva* a l'agréable pour essence (l'agréable, c'est le plaisir) ; le *Rajas* a le désagréable pour essence (le désagréable, c'est la douleur) ; le *Tamas* a l'abattement pour essence (l'abattement, c'est la stupeur) ».

On trouve déjà cette liaison dans la *Bhagavad Gita* (trad. Sylvain Lévi) - 14,6 : «le *Sattva*, parce qu'il est sans tache, est lumineux et sain, il est heureux». - 14,16 : «le fruit du *Rajas* est la douleur». - 17,39 : «le bonheur provenant du sommeil, de la paresse et de la négligence ... est déclaré de *Tamas* ».

Cette correspondance est l'indice d'un commun héritage. A la suite de Georges Dumézil, Jean Naudou a montré l'origine indo-européenne des trois *guna* du *Samkhya* (*L'analyse ternaire de la nature dans la pensée indienne*, Revue de l'histoire des religions, CXCVII-1, 1980, p. 7 et suivantes).

L'indication donnée par le second texte irlandais sur Boand des *Sidhe*, la mère des trois harpistes, confirme le caractère traditionnel de la conception. Boand (la rivière Boyne) correspond, par sa nature, à la rivière céleste de l'Inde védique *Sarasvati* et à son homologue avestique *Ardvi Sura Anahita*.

Son nom a été interprété par Enrico Campanile (*Journal of Indo-European Studies*, 13, 1985, p. 477 et suiv.) comme \**bowo-winda*- «qui procure des vaches» (v. ind. *go-vid-*, -*vindu-*, *ga vid-*).

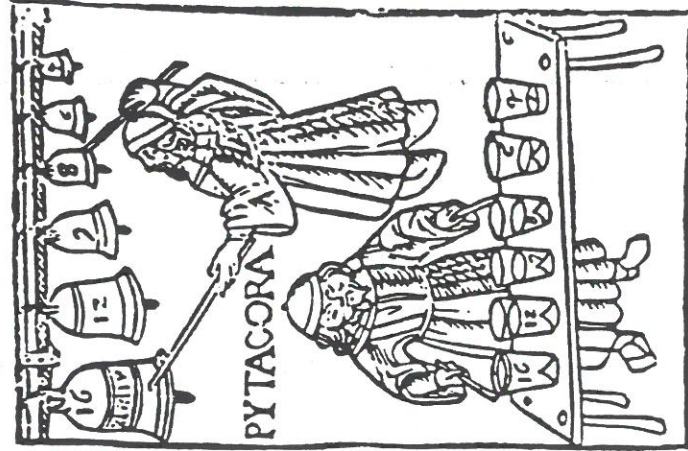
Si ce rapport s'avère exclusif, on le joindra aux concordances, culturelles et institutionnelles, relevées entre le monde celte et l'Inde : le pouvoir magique de l'assertion de vérité, le jeûne du créancier pour recouvrer sa créance, ou les similitudes des poésies de cour celte et indienne.



Le professeur Jean Haudry souligne le rattachement de la musique irlandaise ancienne à la tradition védique et je me suis demandé si les trois formules de cette musique avaient réussi à conserver leurs traditions à travers les siècles et si ces trois modes d'expression : jole, douleur et sommeil pouvaient encore se reconnaître aujourd'hui.

### 1. LA JOIE.

On trouve ces thèmes de joie de la musique irlandaise dans les danses, comme celles du *Square*, ou « carré » appelé « quadrille » en France au XIXe siècle, tel le *Quadrille des Lanciers*, dont les thèmes étaient tous empruntés au folklore irlandais.



Le musicien John Christopher Pepush, d'origine allemande, les avait utilisés au XVIIIe siècle, dans *l'Opéra des Gueux*, qu'il a lui-même arrangé de *Beggar's Opera* de John Gay (1728) dont les thèmes étaient irlandais. Plus tard Kurt Weil et Bertold Brecht les transposèrent aussi dans *l'Opéra de Quat'Sous*

Ces mêmes thèmes irlandais se retrouveront au XXe siècle, avec un rythme plus rapide mais toujours un rythme de jole, dans les compositions des musiciens de westerns, pour accompagner les chevauchées. Comme au temps héroïque de la tragédie grecque, les spectateurs connaissaient les histoires qu'on leur racontait, mais admiraient l'art des conteurs. La musique des westerns conte la jole par la répétition des mêmes thèmes musicaux. On retrouve encore ces thèmes dans la *Symphonie du Nouveau Monde* d'Anton Dvorak. Cette jole se retrouve intacte chez des compositeurs non irlandais, mais toujours

Pythagore étudie les consonances de l'octave. Bois gravé de F. Galurius in Theorica Musica, 1480 (Bibliothèque des Arts décoratifs). D'après *Histoire de la musique occidentale*. Brigitte et Jean Massin Tome.I. Ed. Temps Actuels, 1983

indo-européens, comme Beethoven, le musicien héroïque et martial par excellence, avec ses marches de la IIIe et de la IXe Symphonie, qui renvoient à la deuxième fonction, celle des *ksatryas*, par sa composition basée sur la cadence.

### 2. LA DOULEUR

La douleur a exprimé celle du peuple irlandais qui, opprimé par les anglo-saxons, s'est révélée surtout dans les thèmes des chansons de la *Révolution Irlandaise*, musique admirable qu'a très bien exprimée Maurice Jarre dans sa composition musicale qui accompagne le film *La Fille de Ryan* réalisé par David Lean, un anglais qui a compris et exprimé avec grandeur et passion toute la souffrance du peuple celtique.

### 3. LE SOMMEIL.

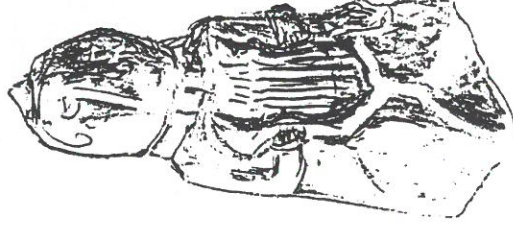
Ce troisième et dernier mode d'expression musicale, celui du sommeil, est aussi celui de la rêverie, de la nostalgie des temps anciens. Car cet abattement, ce « sommeil » n'est pas une fin en soi, c'est une pause, un temps de récupération avant la résurrection, avant le renouveau de la nature, avant le retour de la joie.

La harpe est l'instrument traditionnel par excellence. Celle des Celtes est semblable à la lyre, elle a la forme de l' $\Omega$ , symbole d'éternité. Les dieux celtiques jouent sur la harpe le thème musical du sommeil, qui endort celui qui l'entend et le fait passer dans l'au-delà. Les héros veulent être brûlés sur le bûcher avec une harpe à leur côté, car la harpe relie le ciel et la terre.

Autant la sensibilité de création d'un Beethoven est virile (deuxième mode d'expression, la douleur), autant ce troisième mode d'expression me semble plus féminin, plus proche d'un Mozart sensible et délicat, découvrant les complexités de l'âme.

La harpe, comme la Boyne, la rivière céleste, aide la nature à se réveiller, à renaitre. La Boyne n'est pas un long fleuve

tranquille, comme toutes les rivières elle est semblable à la vie, parsemée d'écueils, de chutes. Comme dans le poème symphonique de Smetana, *La Moldau*, elle sursaute, se réveille et franchit les obstacles pour renaitre bientôt dans la joie musicale et les tourbillons de la lumière céleste.



Statuette de pierre d'une divinité de Paule, Côte d'Armor 1er s. av. J.-C. Nouv. Musée de Saint-Brieuc Dessin J. Pieuchot



## LE ROI ET LE HÉROS

C.R. DE LA VII<sup>e</sup> JOURNÉE D'ÉTUDES CELTOLOGIQUES ET COMPARATIVES  
DE LA SOCIÉTÉ BELGE D'ÉTUDES CELTIQUES.

Suite à notre projet d'association avec la Société Belge d'Études Celtiques, son président, le professeur Claude Sterckx a bien voulu nous répondre que son conseil d'administration et lui-même souscriraient du meilleur cœur à nos buts communs :

- encourager et favoriser les études celtologiques ;
- servir de lieu de rencontre et d'entraide pour les chercheurs des différentes disciplines touchant aux cultures celtes (linguistes, archéologues, historiens) ;
- accueillir un public à la recherche de réponses scientifiquement fiables aux questions que posent ces cultures ;
- informations réciproques sur les travaux en cours ;
- échange de publications respectives ;
- organisation en commun de conférences, séminaires, colloques et voyages.

C'est dans l'intérêt de ce rapprochement qu'une délégation de notre Bureau s'est rendue à Bruxelles, le 4 février dernier, à l'Institut des Hautes Études de Belgique, afin de participer à la VII<sup>e</sup> Journée d'Études Celtologiques et Comparatives qui avait pour thème *Le Roi et le Héros*. Nous avons été chaleureusement accueillis et nous avons pu entendre de fort intéressantes communications, dont vous trouverez ci-après quelques résumés :

1. JOEL H. GRISWARD, UNIVERSITÉ FRANÇOIS-RABELAIS DE TOURS.

### *Tristan guerrier.*

"Pour notre mémoire d'Occidental, le personnage de Tristan évoque en priorité, sinon exclusivement, l'absolu de l'amour et l'image tragique de la passion mortifère. Or la légende tristanienne ne dessine pas d'abord le portrait de *Tristan l'Amerus*, de Tristan l'amoureux, elle campe la silhouette d'un tueur de monstres. Elle ne met pas en scène une histoire d'amour, mais une histoire de guerre. Avant d'être l'amant d'Iseult, le neveu du roi Marc incarne l'idéal du guerrier : toute la préhistoire de l'aventure sentimentale s'inscrit dans le schéma narratif qui organise, sur le territoire des Indo-Européens, l'initiation et/ou la promotion du héros-guerrier type. La double victoire initiale sur le Morholt, puis sur le grand serpent crêté, travestit en détails pittoresques et en péripéties romanesques, des données clairement identifiables : les éléments qui structurent les heurs et malheurs originels du guerrier indo-européen..."

2. JULIETTE DOR, UNIVERSITÉ DE LIEGE.

### *Tristan ou l'investiture manquée.*

"Les Travaux de Jean-Joseph Goux sur le mythe d'Oédipe viennent de montrer que cette construction narrative ne peut être comprise que comme le dérèglement d'un mythe d'investiture royale. Pour accéder à la royauté, le héros-type devait affronter victorieusement des épreuves correspondant aux trois fonctions. Le monomythe qui préside au destin d'Oédipe voulait que le héros candidat à la royauté tuât une dragonne, délivrant ainsi sa future femme. Le point de départ de mon analyse insistera sur le même «dérèglement réglé» dans le mythe de Tristan. L'amour fatal donne vie au ratage du rituel initiatique, lui-même parallèle à celui de l'entrée dans l'âge adulte. Même s'il est gonflé de variations et d'écarts non essentiels, le destin héroïque de Tristan obéit à la structure tripartite du mythe-type..."

3. PIERRE-YVES LAMBERT, ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES, PARIS.

### *Le Héros Peredur.*

"Beaucoup de légendes celtiques opposent le héros et le roi. Mais il y a aussi des légendes «royales» centrées sur le héros fondateur de la dynastie. Les héros des trois romans arthuriens gallois ont parfois été considérés, eux aussi, comme des paradigmes du héros «royal». Plusieurs phénomènes contribuent à obscurcir leur véritable fonction. Le caractère tardif de cette littérature arthurienne, influencée manifestement par l'idéologie politique de Geoffroy de Monmouth, a conduit les commentateurs à réagir contre la suprématie accordée au grand roi Arthur, en soulignant le caractère royal des trois héros Peredur, Owein et Gereint. Mais on est peut-être allé trop loin dans cette direction..."

4. BERNARD SERGENT, CNRS, PARIS.

### *La mort de Karna et celle de Balor.*

"La mort de Balor tué par Lug, et celle de Karna tué par Arjuna, ont plusieurs points communs. Le premier est la place considérable qu'elles occupent dans les œuvres respectives qui les racontent : la seconde bataille de Mag Tured et le Mahabharata. Le deuxième est la grandiloquence, consécutive du point précédent, de l'un et l'autre exposés de ces morts. Le troisième est que le meurtrier est par essence un «Lumineux», ce qui pose un problème interprétatif, Karna étant intrinsèquement un personnage solaire. D'autres points communs encore sont d'ordre onomastique et linguistique, confirmant la parenté des deux récits. On saisit donc à la fois un grand mythe et un morceau épique indo-européen..."

### Regards sur quelques reines indo-européennes.

"Une meilleure compréhension de l'institution royale indo-européenne passe naturellement par l'étude des légendes, des rituels, des institutions dans lesquels interviennent les mâles dépositaires de la fonction souveraine. Les dossiers constitués autour des Romulus, Numa, Yudhisthira, Yima, Yayati, Varuna, etc. ont ainsi apporté des contributions irremplaçables à notre meilleure connaissance de cette question. Cependant, comme l'avait d'ailleurs très nettement signalé Georges Dumézil, les aventures ou les caractères des personnages féminins qui gravitent autour des rois sont loin d'être inintéressants. Très souvent, ces héroïnes royales présentent des qualités et des traits singuliers qui traduisent à leur manière plusieurs aspects centraux de la philosophie royale indo-européenne..."

### 6. MARCEL MEULDER.

#### Traits d'Arès dans le tyran de la République de Platon.

"Aux livres VIII et IX de la République, Platon décrit le tyran comme un homme de guerre civile et de guerre étrangère. Comme le personnage platonicien du tyran s'éclaire par une comparaison avec les figures mythologiques du Sommeil (Hypnos), du Rêve (Oniros) et de la Mort (Thanatos), nous tentons l'expérience de le comparer avec Eris et Arès. Une dizaine de points communs ou homologies apparaissent entre le(s) dieu(x) de la guerre et le tyran, mais également une nette différence: le tyran est un champion de la *mêtis*, l'Arès grec semble être dépourvu de cette forme d'intelligence. C'est pourquoi, à nos yeux, si nous nous en tenons uniquement au domaine grec, le tyran retient des traits (négatifs) d'Arès comme il retient d'autres figures négatives du panthéon et de "la mythologie grecs ..."

### 7. CHRISTIAN ROSE.

#### Arès et Bhima-Vayu, approche comparative.

"Selon les travaux de S. Wikander et de G. Dumézil, Vayu, c'est-à-dire le vent personnifié, et Indra, patronnaient à égalité la fonction guerrière à l'époque védique et même déjà à l'époque indo-iranienne. La dichotomie Vayu/Indra, évanescence dans le *Rg Veda*, a été largement exploitée dans le Mahabharata, qui transpose sur le plan héroïque les traits divins archaïques. Incarnations respectives de Vayu et d'Indra, l'impulsif et brutal Bhima et le pondéré, le chevaleresque Arjuna, deux des cinq Pandava, obéissent à des types belliqueux bien contrastés ..."

La Rédaction

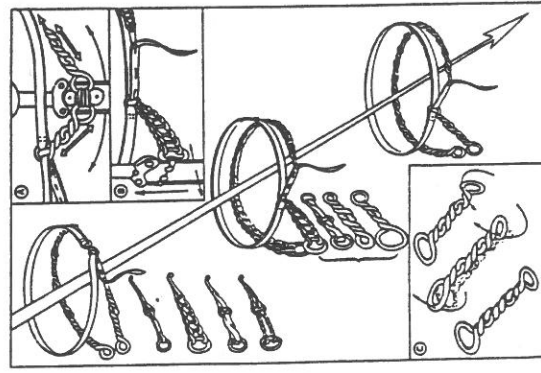
## LE GUERRIER GAULOIS, RÉALITÉ ARCHÉOLOGIQUE ET LÉGENDE

C.R. DE LA CONFÉRENCE DU 14 FÉVRIER, DONNÉE PAR ANDRÉ RAPIN.  
PAR JOSETTE P. BILLARDEY

André Rapin, Président-fondateur de l'Institut de Recherches Archéologiques et Paléométaboliques de Compiègne, membre du Centre d'Études Celtiques au CNRS, a mis au point des techniques nouvelles de restauration du mobilier archéologique et consacré sa vie à la restauration des objets de fouilles qui lui parviennent du monde entier. Il fut le premier à comprendre la technologie inventive des Gaulois et leur fantaisie habileté dans la fabrication des pièces d'armement.

Pour restaurer, il faut d'abord «comprendre» l'esprit de l'artisan-créateur. Dans cette recherche, André Rapin s'est heurté aux clichés qui traînent dans les textes aussi bien que dans l'imagerie et qui propagent des idées n'ayant rien à voir avec la réalité.

On a pu lire, par exemple, que les armes des Romains étaient les meilleures parce qu'ils étaient les vainqueurs et qu'ils avaient apporté la civilisation aux Gaulois barbares, mais on ne parle pas des capacités techniques extraordinaires des Celtes, de leurs prouesses de fabrication qui ont rendu le guerrier celte plus performant que les autres.



Dès le Ve s. av. notre ère, l'armement et les techniques de combat des Grecs se sont répandus partout. Or le guerrier grec, l'hoplite, était un fantassin statique qui «poussait» et ne courait pas, alors que le fantassin et le cavalier celtes pouvaient courir ou galoper, leur épée au côté, sans que celle-ci leur occasionne aucune gêne.

Notre culture, empreinte de classicisme, nous parle des Celtes pour les critiquer : pauvres têtes sans cervelle, balourds et maladroits. Tandis que le guerrier grec est le héros civilisé, défenseur de la démocratie.

Dans le combat, en dernier recours, le guerrier grec se servait de son glaive porté en bandoulière sous l'aisselle gauche, il était suspendu à un fin baudrier qui traversait le torse pour s'attacher à des anneaux ligaturés sur le côté du fourreau. Cette arme était flottante.



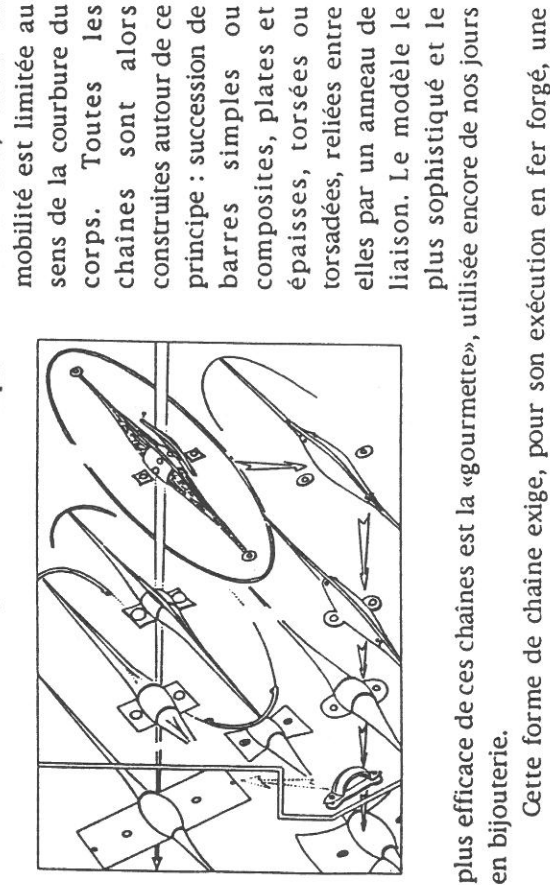
Le guerrier celte utilisait un fourreau métallique dont la suspension était placée sur le flanc droit et bloquée sur l'axe vertical, en haut du revers. Cette suspension se faisait à l'aide de deux chaînes, une courte vers l'avant du corps et une longue vers l'arrière, dont les anneaux initiaux étaient rendus parfaitement solidaires du fourreau par leur forte ligature à la pièce de suspension verticale, située sur l'arrière de l'étui.

Cette conception nous a posé de nombreux problèmes, restés jusqu'à la solution, l'analyse technologique des chaînes a permis de les résoudre. André Rapin nous dit : *les Celtes ont eu la volonté constante d'améliorer le système de suspension élaboré pour stabiliser l'épée sur le flanc droit, afin d'éviter que ses mouvements désordonnés du fourreau n'entravent la course offensive du fantassin ou du cavalier.*

Cette conception d'un nouveau système de suspension peut se décomposer ainsi : 1. Latéraliser au maximum l'épée à l'articulation de la hanche et à l'axe de rotation du corps près de son centre de gravité pour réduire au minimum l'incidence sur le fourreau des mouvements du torse et des jambes. - 2. Compenser l'instabilité du point d'appui du fourreau sur l'arrondi de la hanche, par la puissante ligature des anneaux des deux chaînes afin que ces anneaux deviennent solidaires du fourreau. - 3. Tous les mouvements du fourreau sont transmis aux chaînes, dont le rôle est alors de les contrecarrer, voire de les bloquer.

Ainsi est né le concept technologique de la chaîne semi-rigide inventée au III<sup>e</sup> s. av. notre ère, dont la mobilité est limitée au sens de la courbure du corps. Toutes les chaînes sont alors construites autour de ce principe : succession de barres simples ou composites, plates et épaisses, torsées ou torsadées, reliées entre elles par un anneau de liaison. Le modèle le plus sophistiqué et le

plus efficace de ces chaînes est la «gourmette», utilisée encore de nos jours en bijouterie.



Cette forme de chaîne exige, pour son exécution en fer forgé, une

virtuosité artisanale étonnante. Parfaitement rigide en rotation dextre, chaque maille se désarticule en rotation senestre. Ce qui, en cas de flexion du tronc sur les jambes, laisse la chaîne courte sans réaction contradictoire avec la course.

La diffusion de cette invention s'est faite dans toute l'Europe celtique et l'allongement de l'épée révèle l'importance donnée à la cavalerie. Dans les guerres d'Hannibal, l'offensive violente, rapide, de la cavalerie celtique déstabilise les lignes adverses et les fantassins sont amenés de plus en plus à combattre en rangs serrés.

S'aidant de diapositives, André Rapin démontre que les guerriers gaulois n'étaient pas nus, comme on les a représentés à tort, mais qu'ils portaient des armures (cuirasse en bronze de Marmesse, Haute-Marne, IX<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) et des cottes de mailles.(1)

Aucune arme n'est sans ornement, toutes les pièces présentent un folsonnement de signes qui étaient parlants pour les guerriers de cette civilisation. Les Celtes ont reproduit pendant de nombreux siècles les mêmes thèmes et les mêmes techniques, correspondant à une culture qui nous semble aujourd'hui difficile à saisir.

André Rapin pense qu'il y eut des communications d'une intensité remarquable entre les différents peuples celtiques. Des créations aussi précises dans l'association des thèmes et des signes sont le fait de découvertes organisées. Des spécialistes se réunissaient périodiquement pour définir les normes des arts et des techniques, on trouve des traces de fabrications homogènes sur toute l'étendue des territoires celtiques.

Volontairement, les Celtes utilisaient peu l'écriture, ils communiquaient par une autre forme de langage, l'Image. Leur pensée et leur éthique étaient entièrement exprimées par des images dont les traits et les figures, multiples ou répétitives, étaient pour eux un mode d'expression aussi clair que les vingt-six lettres de notre alphabet

Avec ces vingt-six lettres, nous avons formé des mots et une littérature abondante. Les Celtes, eux, ont utilisé un «alphabet d'images» symbolique et varié à l'infini, ils ont développé une pensée organisée et une littérature à laquelle nous ne sommes pas initiés. Nous devons nous efforcer de la comprendre, peut-être aurons-nous bientôt un Champollion pour la déchiffrer, André Rapin marche dans cette voie.

(1) N/Bulletin n° 9, Visite du Musée de Prague et des oppida celtiques de Bohême, Trouvaile de cottes de mailles sur l'oppidum de Závist.

Bibliographie : *Gournay II, Boucliers et lances, dépôts et trophées*. J.L. BRUNAUX et A.RAPIN, 240 p., 21 x 29,7, br. illustr. abond., Ed. Errance, 17 rue de l'Artsenal 75004 Paris, ISBN 2-903442-75-4, 1988.

LA LANGUE GAULOISE.

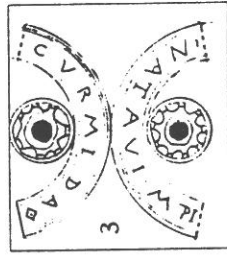
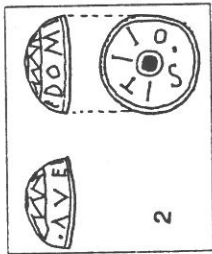
C.R. DE LA CONFÉRENCE DU 9 MAI, DONNÉE PAR PIERRE-YVES LAMBERT  
PAR FANCH TRIMER

Tout Français est convaincu de savoir ce qu'est la langue gauloise. En fait, il se souvient de clichés souvent erronés, hérités de ses premières années scolaires. Ce n'est pas le moindre mérite de M. P.Y. Lambert, Directeur d'Etudes à l'École Pratique, d'avoir su montrer combien le problème était complexe et difficile. Les témoignages linguistiques sont fragmentaires, malgré la découverte dans les deux dernières décennies, d'inscriptions aussi importantes que celles de Chamalières et du Larzac, provoquant un renouveau d'activité parmi les celtistes. Des résultats plus qu'honorables ont été obtenus par M. Lambert et par ses collègues parmi lesquels on peut citer le regretté Léon Fleuriot, M. Lejeune, K.H. Schmidt, W. Meld, D. Ellis Evans, etc.

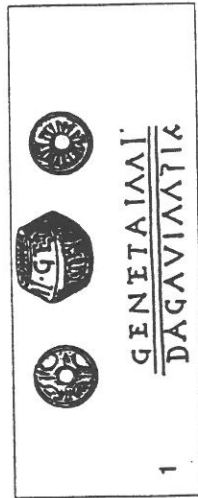
Inscriptions gallo-latines sur instrumentum (sur pesons de fuseaux) :

1. Sens : "Je suis une jeune fille bonne et belle".

2. Autun : "Bonjour, madame, j'ai soif".



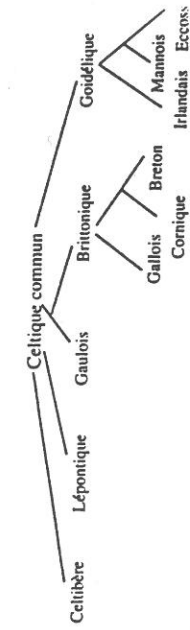
3. Région d'Autun .  
"Fille belle, donne-(moi) de la "cervoise".



La recherche conflue sur le gaulois (et les autres langues celtiques continentales anciennes : lépontique et celtibère) à partir de deux sources : la reconstruction *en avant*, provenant de l'indo-européen et la reconstruction collatérale et *en arrière*, issue des langues néoceltiques insulaires (irlandais d'une part, gallois et breton de l'autre). Les deux démarches sont indispensables et complémentaires, le conférer tendant à privilégier un peu le brittonique (gallois et breton) car il pense que le gaulois appartenait à ce groupe dialectal.

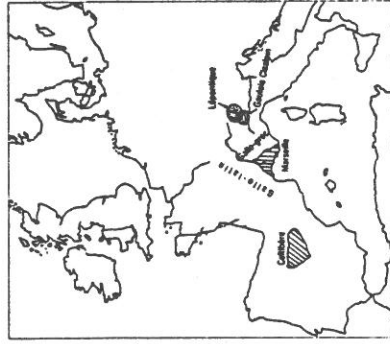
Le corpus des textes gaulois présente la particularité d'avoir usé de trois types d'écritures, celle dite nord-étrusque, la grecque et la latine qui, selon les lieux et les époques, au-delà des divergences purement graphiques, montrent une étonnante homogénéité de langue. M. Lambert s'est attaché, par un choix judicieux d'inscriptions, à esquisser les traits caractéristiques de la grammaire et du vocabulaire gaulois, sans vouloir cacher nos incertitudes ou nos ignorances.

2. Situation linguistique du gaulois.



1. Epigraphie gallo-étrusque.

	Alphabet de Lugano ou alph. lépointique	Alphabet Gaulois Cisalpin
A	⌊	⌊
E	⌋	⌋
I	⌌	⌌
K	⌍	⌍
L	⌎	⌎
M	⌏	⌏
N	⌐	⌐
P	⌑	⌑
Q	⌒	⌒
R	⌓	⌓
S	⌔	⌔
T	⌕	⌕
U	⌖	⌖
X	⌗	⌗
O	⌘	⌘



3. Epigraphies celtiques antiques

Ce n'est certes pas demain que l'on trouvera en librairie un manuel intitulé «le gaulois sans peine». Pourtant, tous ceux qui voudront en savoir un peu plus sur ce qui fut la grande langue de l'Europe occidentale à la fin du premier millénaire avant l'ère, liront avec beaucoup de profit le très beau livre que M. Lambert vient de publier, et dont le titre est précisément *La langue gauloise*. Ils y trouveront la réponse à la plupart des problèmes qu'ils se posent et un guide sûr dans la découverte de ce véhicule de la culture d'un pays qui est devenu la France.

Bibliographie et illustrations :

La langue gauloise, par Pierre-Yves Lambert, Editions Errance, (Hesp.), 17 rue de l' Arsenal, 75004 Paris, 240 p., 16 x 24 cm., br., ISBN 2-87772-089-6, 1994 (195 F.).



## LES SANCTUAIRES DE TRADITION INDIGÈNE EN GAULE ROMAINE.

ACTES DU COLLOQUE D'ARGENTON S/CREUSE:  
PAR JACQUES BONNEAU

Au sommet du Mont-Beuvray se dresse un *fanum* gaulois de type indigène daté par Jean-Gabriel Bulliot de l'époque augustéenne. Lorsque les fouilles reprirent en 1984, on s'inquiéta de savoir s'il n'existait pas, sous les vestiges repérés par Jean-Gabriel Bulliot, un temple gaulois. Il n'en était rien. Camille Jullian, en 1906, avait reconnu les premiers sanctuaires gaulois, construits lors de la romanisation de la Gaule. A l'heure actuelle, Isabelle Fauduet en a dénombré six cent cinquante.

Le temps était donc venu d'organiser un colloque européen consacré aux sanctuaires de tradition indigène en Gaule romaine, il se tint à Argentomagus (Saint-Marcel, Indre). Le choix des organisateurs se porta sur quatre thèmes : implantation des sanctuaires gallo-romains en Europe ; aménagements (structures et rituels) ; pratiques et offrandes ; le sanctuaire d'Argentomagus.

Dans l'Europe des sanctuaires gallo-romains, le *fanum* de Lousonna (Lausanne) est peut-être le plus caractéristique : «... En pleine période romaine, dans la première moitié du 1<sup>er</sup> s. ap. J.-C., on établit une enceinte sacrée à fossé, de plan rectangulaire, comme les Bellovaques ou les Ambiens le faisaient au III<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ce n'est qu'à la fin du 1<sup>er</sup> s. ap. J.-C. que sera érigé, en pierres, un petit mur à galerie, entouré d'un péribole... ». (Véronique Rey-Vodoz «La Suisse dans l'Europe des sanctuaires gallo-romains».

Le second thème était consacré aux aménagements des sanctuaires : «... L'architecture des temples est variée. Elle va du fanum à cella ronde au fanum à cella polygonale. Il existe encore une diversité de proportions et de grandeurs. On compte des géants comme Chassenon en Charente (cella de 222 m<sup>2</sup>), ou la tour de Vésone à Périgueux (243 m<sup>2</sup>) et des nains (groupe armoricain)... » (François Thierry «Les Bouchaux à Saint-Cybardes, Charente, un exemple de pluralisme architectural dans un sanctuaire gallo-romain»).

Mais une question se posait, quels étaient les sentiments religieux des dévôts qui fréquentaient les sanctuaires, honoraient-ils les dieux de la Gaule indépendante, s'étaient-ils convertis au culte de Rome et de son empereur, pratiquaient-ils un syncrétisme ? «... Les découvertes faites à Argentomagus font penser à une coexistence au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. de cultes indigènes (dieux assis en tailleur, romains (Mercure) et orientaux (Sérapis et Cybèle) ... cependant, la plupart des documents ont disparu et il nous est difficile de savoir si l'organisation matérielle d'un culte était différente, suivant que l'on avait affaire à un fanum rural indigène ou à un temple urbain ... » (Isabelle Fauduet «Le sanctuaire de Marsans à Argentomagus, Saint-Marcel, Indre»). Il faut signaler aussi la remarquable étude sur «Les monnaies gauloises du sanctuaire d'Argentomagus» de Brigitte Fischer et Jehan-Louis Roche.

Bibliographie : *Les Sanctuaires de tradition indigène en Gaule romaine*. Actes du Colloque d'Argentomagus, dir. Chr. GOUDINEAU, I. FAUDUET et G. COULON, Ed Errance, 204 p. 21 x 29,7, br., ISBN 2-87772-085-3, 1994.

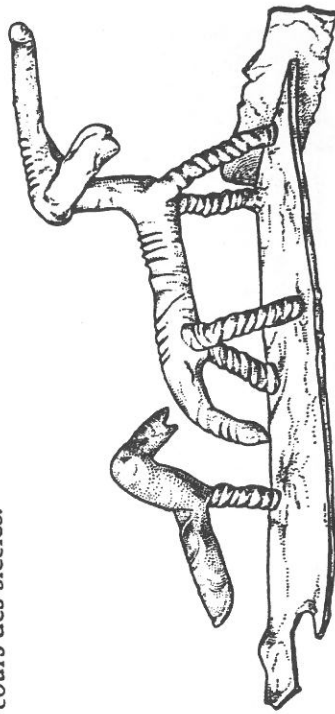
## NOUVEAUX LIVRES

Redécouverte des Gaulois, (Arcelin, Boudet, Brunaux, Cauet, Chausserie-Laprée, Fichtl, Goudineau, Guichard, Guillaumet, Lambert, Reddé). Ed. Errance. (Les éclats du passé), 17 rue de l'Arsenal, 75004 Paris, 128 p., 11 x 22 br., ISBN 2-87772-103-5. (80 F.)

Pour en finir avec l'image stéréotypée du Gaulois hirsute, des druides chenus et des huttes au fond des bois, ce livre rassemble historiens, linguistes et archéologues pour nous offrir une nouvelle lecture de la société gauloise.

Les Celtes de Bohême, Petr DRDA et Alena RYBOVA, Ed. Errance (Hesp.), 17 rue de l'Arsenal, 75004 Paris, 192 p. 16 x 24 br., illustré. ISBN 2-87772-087-X. (195 F.)

Les Celtes de Bohême, les Boïens, depuis 600 ans av. J.-C. jusqu'au tournant de notre ère, les tombes fastueuses des princes celtes, les grandes agglomérations protégées par des remparts imposants, toute cette civilisation qui se développa au cours des siècles.



Représentation d'un animal en bronze de Hrademin (Bohême) ; VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. ; d'après Praveké dějiny Cech, Prague, 1978.

## ASSEMBLÉE

### L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

de l'Association des Amis des Études celtiques  
aura lieu le mardi 26 septembre à 10 heures.

au 26 rue Geoffroy l'Asnier  
75004 PARIS

(bâtiment cour, 1<sup>er</sup> étage)

Tous les membres à jour de leurs cotisations sont

Décembre 1995

(la date exacte sera précisée dans notre bulletin de novembre).  
**DES PONTS CELTIQUES AVANT CÉSAR**  
(Les découvertes du site de La Tène et de ses environs)  
par Hanni SCHWAB,

Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse)

Cette conférence sera donnée au Collège des Irlandais  
5, rue des Irlandais, 75005 Paris

Mars 1996

**LITTÉRATURE, MYTHOLOGIE, ARCHÉOLOGIE  
ou ÉPOPÉE CELTIQUE**

(Les précisions sur cette conférence seront données dans notre  
Bulletin de novembre)

du 23 au 29 juillet 1995

**JOURNÉES D'ÉTUDES A EDIMBOURG (rappel)**

**X<sup>e</sup> CONGRES INTERNATIONAL D'ÉTUDES CELTIQUES**

Inscriptions individuelles : 10-ICCS Department of Celtic  
University of Edinburgh. David Hume Tower. George Square.  
Edinburgh EH 8-9 J X- Ecosse.

Octobre 1995

**LES SITES DE LA TÈNE**

Visite des musées et sites celtiques helvètes

(Mont Vully - Neuchâtel - Fribourg)

Musées et sites celtiques du Jura français

Oppidum hallstattien «Camp du Château» près de Salins

Transport : Train jusqu'à Pontarlier où un car nous attendra.

Logement : à Pontarlier pour éviter les prix élevés des hôtels  
suisses. Nous contacter rapidement car les places sont limitées.

Inscriptions : 500.- Frs, remboursés en cas de désistement.  
Renseignements et inscriptions :

Jean Pleuchot, 19, avenue du Général Leclerc, 75014 Paris

(Septembre 1996)

**HALLSTATT, SALZBOURG, HALLEIN, DÜRRNBERG**  
(Autriche)

avec visite des mines de sel, des nécropoles et des musées.  
Voyage commun avec la Société Belge d'Études celtiques.

CONTRIBUTIONS

VOYAGES

EXCURSIONS



**AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES**  
**ADHESION / RENOUELEMENT D'ADHESION**

NOM : .....

PRENOM : .....

ADRESSE : .....

Adhère /ou / Renouvelle son adhésion  
à l'Association des Amis des Etudes Celtiques  
Fait à ..... le .....  
signature :

Montant de la cotisation annuelle  
(souscrite pour l'année universitaire, toute cotisation réglée en cours de  
session donne droit à l'envoi du bulletin depuis octobre-novembre).  
130 francs (180 francs pour un couple).  
Etudiants (moins de 26 ans) : 100 francs.  
Membres bienfaiteurs : 300 francs ou plus.  
A régler par chèque ou mandat-poste.  
Etranger: utiliser la formule mandat-poste international.

à adresser au Trésorier des "AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES"  
26, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 PARIS

----- à découper ou à photocopier -----

Les activités de l'Association et son Bulletin de Liaison  
sont susceptibles d'intéresser :

Mr. Mme : .....

Adresse : .....

Mr. Mme : .....

Adresse : .....

Mr. Mme : .....

Adresse : .....